

Guy Jarnouën de Villartay

Parce qu'il fut un des poètes de *La Rénovation* à ses débuts et débutant lui-même, il me plairait, en manière d'anniversaire, d'écrire de Guy de Jarnoüen de Villartay.

Il est mort, l'an dernier, le 20 décembre, au manoir de La Vallée, à Paramé. Il avait 27 ans. Je ne sais de lui que ce qu'il en a mis dans son livre unique : *Les Mains Eteintes*, dans quelques poèmes plus récents, que son frère vient de publier pieusement et dans une douzaine de lettres que j'ai là, et que je viens de relire avec une poignante mélancolie. C'est peu sans doute pour connaître un homme, mais cela suffit, quand il s'agit d'un pauvre être, comme fut de Villartay, qui se sentit mourir dans sa solitude et son impuissance, et qui souffrit de toute une vie avortée, l'enthousiasme bridant ses dernières énergies.

De Villartay a mis assez de lui-même dans sa première œuvre, et il a laissé échapper de suffisants et inconsolables aveux dans sa correspondance pour qu'on songe avec émotion à cette douleur qu'il eut, sans doute, de s'en aller, alors que le génie de sa souffrance avait enfin reconnu en lui, tout à coup, le poète. Il a connu cette amertume de partir, laissant à jamais les plus beaux sentiments de son cœur et les plus profonds, puisque les plus douloureux.

C'était une âme candide, confiante et religieuse, un breton amoureux de subtilités sentimentales. Il avait l'aperception et la sensibilité trop délicatement affinée de ceux qui ont beaucoup pleuré ou qu'on dévoue qui vont bientôt mourir.

Je n'ai jamais rencontré Guy Jarnoüen de Villartay, ni vu un portrait de lui, mais j'imagine qu'il devait avoir des yeux pâles et lointains, un profil mince, une chair transparente, des cheveux couleur d'automne rouillée et de soleil défunt. S'il fut autre, il m'est agréable de me le représenter tel et veux me complaire en cette image.

* * *

Qu'on m'excuse de parler ici un peu de moi. mais cela est nécessaire pour raconter, comme il convient, Guy Jarnoüen de Villartay.

Le poète avait publié en 1906, un court volume de poésies : *Les Mains Eteintes*. Le titre alors parut étrange à plusieurs. Il donnait pourtant bien le ton de ce livre tout influencé et réminiscent de Rodenbach. Qu'aurait-on dit si de Villartay avait donné suite à son idée première, à propos du titre ? Il m'écrivait en novembre 1905 :

« Vous avez peut-être lu mes vers dans le dernier numéro de *La Rénovation*. Tout mon poème (mon livre), est dans cette note et j'avais envie de l'appeler « *La Cantilène des larmes tendres* », mais on a ri autour de moi et comme j'y tiens un peu, je viens vous demander votre avis sur ce baptême d'un livre triste ».

Il me semble me souvenir que je n'étais pas autrement emballé. Je le lui dis, sans prendre le parrainage du recueil.

Ce livre, je viens de le relire, Villartay m'y avait dédié une pièce l'*Attente*. Ce n'était pas celle que je préférais dans le volume. Ayant eu occasion d'en faire un bref compte-rendu dans une revue hebdomadaire que dirigeait M. M.-C. Savarit, l'auteur de *Comme la Sulamile*, je citai un sonnet qui me paraissait à la fois le mieux venu et le plus personnel et qui, parmi des mièvreries et des mignardises, parmi surtout des paroles de regret et d'adieu et une pensée volontiers fuyante, était fort significatif.

C'était *Désir funéraire*.

*Mes mains, mes pauvres mains qui vous êtes meurtries
De crispier votre effort vers la Gloire et l'Amour,
Et qui, lasses enfin de vos idolâtries,
Tomberez lentes sur ma couche au dernier jour ;*

Pour que le grand sommeil soit doux aux fièvres sourdes

*Qui paraient d'azur clair notre moite pâleur,
Jointes, parmi l'éclat des émeraudes lourdes,
Soyez belles de la prière de mon cœur.*

*Ne nous souvenez plus des mains qui nous aimèrent,
Ne vous souvenez plus même des larmes chères,
Dont l'humide pitié mit une ombre à nos doigts.*

*Virginales déjà de la prochaine aurore,
Mes pauvres mains, soyez saintes pour oser clore
Les gestes de ma vie en un signe de croix.*

Il est très beau ce sonnet. Il est très sincèrement beau et il prend, maintenant que la mort a passé, un sens plus précis.

Guy de Villartay fut enchanté de ma critique, d'autant plus qu'on avait été parcimonieux d'éloges à son endroit. Les confrères oubliaient un peu ce malade en son coin de Bretagne. Au surplus, le service de presse avait été restreint. Villartay était d'autant plus satisfait que je lui avais proposé de faire passer de ses vers, avec d'autres, dans *Le Semeur* qui, chaque semaine faisait, pour une revue jeune, une consommation insolite de copie. Il m'envoya trois petits poèmes extraits d'une suite qu'il se proposait d'imprimer en plaquette « sous un titre générique que je vous soumettrai », ajoutait-il. Or, *Le Semeur* vécut peu, six mois. Les vers ne parurent point. Villartay n'avait pas de chance !

A propos de ce même compte-rendu au *Semeur*, Villartay m'écrivait encore (8 mars 1906) : « J'ai gardé, ces mois derniers, un silence religieux. Je voudrais bien cependant, gravir quelques sommets... ». Il y aurait certainement atteint, car il avait ce haut souci de n'écrire qu'en des périodiques « bien tenus », — si on en juge par les vers posthumes que son frère, Didier, a réunis et adressés à quelques amis. Dans ce numéro de l'*Hermine*, la revue de M. Louis Tiercelin, qui avait préfacé en vers *Les Mains Eteintes*, dans ce numéro, donc, se trouvent plusieurs pièces que je connaissais déjà, mais toutes portent l'indication d'une pensée familière avec la mort et comme une perfection de pitoyable sincérité. A propos de la première de ces *Sonates désenchantées*, il médissait : « Ci-inclus, un sonnet dont je ne parviens pas à trouver le titre » (6 sept. 1907).

*A quoi bon chercher ailleurs
Des solitudes nouvelles ;
Penche ton âme vers celles
Où tes pas furent meilleurs.*

*Tu vis naître un jour des fleurs
Et tes regards se rappellent
Combien furent d'heures belles
Avant les soirs dont tu meurs,*

*Agenouille-toi, recueille
Ce qui reste entre les feuilles
De lumière et de parfums ;*

*Voici l'automne venue
Et dans les reflets défunts
Ton âme s'est reconnue.*

Cet autre poème qui n'était pas tout à fait inédit, puisqu'il parut d'abord dans *Les Lettres* que dirigeait M. Fernand Gregh, avait provoqué chez moi une véritable admiration. Il s'intitulait : *Fiat*.

*A force souffrir, et seul infiniment,
il me reste dans l'âme une amertume étrange.
Il semblerait qu'un autre en moi-même se venge
Et flétrit son propre tourment.*

*Les soirs me sont pesants de larmes inconnues,
Qui brûlent à mes yeux les regards de mon cœur,
Et j'ai peur maintenant de l'automne, et j'ai peur
Du silence des avenues.*

*Car l'automne et les bois me sont comme les soirs,
Funèbres d'oublier l'ombre trop chère et pâle
Depuis que l'autre plainte agonisante y rôle
L'énigme de ses désespoirs.*

*Je ne reconnais plus mes intimes pensées
Dans la houle et le trouble et l'effroi des sanglots
Dont la tempête en rut fracasse les échos
De mes solitudes passées.*

*Esclave halluciné d'un autre souvenir,
Dont mon cœur à la fois s'épouvante et s'ignore,
Je ne me sens brisé que pour renaître encore
Et recommencer à mourir.*

*A force d'espérer, j'ai perdu l'espérance
De vaincre un mal profond que je ne connais pas,
J'abandonne tremblant au destin de mes pas
Toute mon âme à la souffrance.*

*Et comme Œdipe, un soir qu'Antigone aurait fui,
Nostalgique semeur de tristesses sans causes,
Je marche, n'osant plus à mes paupières closes,
Ouvrir les misères d'autrui.*

*Je maudis, malgré moi, le destin que j'envie,
Je suis celui qui meurt de n'avoir pas vécu,
Le héros d'un abîme ensemble et le vaincu,
Je suis le passé de ma vie.*

Il y a là proprement un chef-d'œuvre. Et le poème que voici encore s'atteste, au seuil de l'éternité, émouvant et admirable :

*Je viens à vous, Seigneur, que je ne connais pas,
Depuis que j'ai senti mon âme seule et nue
Défaillir d'abandon dans la nuit inconnue,
Où se tendaient en vain les désirs de mes bras.*

*Je viens à vous, Seigneur, mes lèvres vous appellent,
Ignorantes des mots qu'on apprend à genoux,
Et j'implore de vos pardons, ô Maître doux,
Celui qui fait germer les larmes éternelles.*

*Ma chair est à ce point pesante que, ce soir,
Je me traîne et j'ai froid même d'apercevoir
L'éblouissant accueil que vous ouvrez sur l'ombre.*

*Mais ceux-là qui priaient en me sachant pâlir
Ont dit pour assurer mon pas fragile et sombre
Que vous aviez pitié de ceux qui vont mourir.*

A mon tour d'apporter un inédit que, probablement, ignorent les plus chers amis du poète et les plus dévoués. C'est ce poème d'un dessin strophique curieux :

A Léon Bocquet. après une lecture des " Cygnes noirs "

*J'ai lu ton livre et j'ai pleuré comme l'on meurt
Devant l'urne où survit quelque trop chère cendre
Et, ce soir, je reviens plus désolément tendre
Par un chemin de larmes douces, vers ton cœur.*

*J'ai vu que tu songeas les heures douloureuses,
J'ai vu naître, en parfums, les angoisses frileuses
Qui font défaillir l'être au profond de tes vers.*

*Je reconnais en toi les mêmes paysages
Les mêmes et lointains et funèbres nuages
Sur le même horizon des mêmes soirs amers
Dont ma seule amertume effleura les images.*

*Et j'offre à ton laurier de Gloire mon hommage
Très humble et très en deuil et très pur, ami cher.*

A ces vers était jointe une lettre qui est très belle. En voici le passage essentiel et qu'on veuille bien atténuer ce que l'amitié avait mis d'excessif dans la louange et ne songer qu'à ce que ces lignes apportent pour la connaissance d'une âme de poète :

« J'ai reçu, ce matin, votre livre et, ce soir, au moment où je vous écris, profondément pénétré de sa douceur et de sa mélancolie. je sens presque me venir aux yeux les larmes chères d'autrefois. Je vous remercie de toute mon âme de l'hommage que vous avez bien voulu m'en faire et je vous remercie encore plus de cette joie pénétrante de sentir enfin dites les choses que j'ai tant de fois rêvées. Votre livre, dont je vais m'efforcer de parler en Bretagne, y plaira beaucoup, parce qu'à l'entendre, on croirait votre âme essentiellement bretonne. Je faisais la même réflexion à Charles Guérin dont les paysages sont l'exacte reproduction des coins de notre délicieuse province.

« Oui, j'aimais Charles Guérin. J'ai quelques lettres et une photographie de lui qui me le font chérir infiniment. Il fut grand et il était de ceux qui, comme vous, sauvent la poésie française du bafouillage de certains génies inlassablement illettrés. Il eut, comme vous, le courage d'assagir ses vers dans la forme classique. Il eut, comme vous surtout, le sens intime de la nature (sens très rare que l'on déflore avec plaisir aujourd'hui sous prétexte

d'hellénisme et de latinité). Et c'est pourquoi, cherchant une parenté à vos *Cygnes Noirs*, je ne saurais mieux faire que de la chercher parmi les livres de Guérin. »

La fin de cette lettre est navrante :

« Voulez-vous quelquefois me permettre de vous adresser mes légers poèmes pour que vous m'en donniez votre avis... Ne craignez pas de me dire hardiment mes erreurs ou mes faiblesses. J'ai 26 ans, mais je suis si vieux, si vieux moralement et physiquement que je vous en sentirai d'autant plus mon Ami ! »

Villartay écrivait cela le 18 avril 1907. Il souffrit beaucoup avant de mourir. Le 14 mai, il disait : « J'aurais voulu vous écrire plus tôt, mais j'ai été secoué par une hémorragie terrible – dont je ne suis pas encore remis – et tout mouvement m'était interdit ».

Le 18 août :

« Je suis un peu mieux , mais une série d'ennuis et de sursauts désagréables m'a légèrement déprimé... Quelle horreur que la vie !

Je sors un peu dans mon jardin où je passe toutes mes journées au milieu de mes fleurs. C'est une bien douce consolation, mais le travail m'est impossible à cause de l'état d'exaspération où se trouve ma sensibilité. »

Dix jours après :

« Je sors à peine des jours douloureux qui me forcèrent au silence et aux plus terribles méditations... Je reprends, petit à petit, goût à la vie. »

C'était le mieux trompeur qui, à tous, sauf aux patients, fait présager la fin. La dernière lettre que j'ai reçue de Guy de Villartay était datée de septembre. Il y parlait des « heures trop longues où il essaie de guérir. »

Puissent ces quelques pages aider à fixer dans la mémoire de quelques-uns le nom du poète disparu et son souvenir durable. Je serai heureux d'avoir apporté sur le jeune tombeau de Villartay une branche menue de ce laurier de gloire qu'il a si ardemment désiré pour son front.

Léon Bocquet

La Rénovation esthétique – mars 1909